

Nouveautés

Number 98, Summer 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44274ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1995). Review of [Nouveautés]. *Québec français*, (98), 6–19.

INDEX PAR AUTEUR(E)S

CONSTANCE BERESFORD-HOWE

YVES BERGER

LISE BISSONNETTE

CHANTAL BOILEAU

DENISE BOMBARDIER

MARC-ANDRÉ BROUILLETTE

GILBERT DAVID ET

PIERRE LAVOIE

(sous la direction de)

SYLVIE DESROSIERS

MICHEL DUFOUR

NICOLE FORTIN

MARCEL FORTIN

ANDRÉ GAULIN ET

ROGER CHAMBERLAND

PIERRE GOULET

ANNE HÉBERT

MILAN KUNDERA

ANN LAMONTAGNE

SUZANNE LEBEAU

CLAIRE LEDUC

GILLES LÉVEILLÉE

PHILIPPE MARGOTIN

YVES MASSON

SYLVAIN MEUNIER

JEAN PELCHAT

JEAN-JACQUES PELLETIER

DENISE PÉRUSSE

DOMINIQUE ROBERT

JACQUES SAVOIE

FRANÇOIS TÉTREAU

ANTHOLOGIE

◆ LA CHANSON QUÉBÉCOISE. DE LA BOLDUC À AUJOURD'HUI

André GAULIN
et Roger CHAMBERLAND
Nuit Blanche éditeur,
Québec, 1994, 593 p.

Depuis que la Bolduc a proposé ses turlutteries et que le grand Félix a fait vibrer le Québec, la France et une bonne partie de la francophonie au début des années 1950 avec sa guitare et sa chemise à carreaux, la chanson québécoise a acquis ses lettres de noblesse et est devenue un véritable phénomène. C'est par elle, en effet, grâce à quelques chansonniers émérites, que le Québec s'est ouvert au monde et que les Québécoises et les Québécois ont pris conscience de leur identité et se sont appliqués à la défendre.

Avec leur anthologie, André Gaulin et Roger Chamberland réactualisent plusieurs textes de chansons que l'on avait entendues et fredonnées au cours des ans mais que l'on avait oubliées. *La chanson québécoise. De la Bolduc à aujourd'hui* est la première anthologie véritable de ce genre, devenu incontournable dans l'histoire littéraire et culturelle du Québec. Cette parution, qui a soulevé un grand intérêt à Québec – l'anthologie a figuré pendant quatre semaines dans la liste des best-sellers du *Soleil* – me semble aussi importante que le recueil de *La Bonne Chanson* de l'abbé Gadbois et *Les chansons populaires du Canada* d'Ernest Gagnon. Constituée de 181 textes de chansons, cette anthologie est divisée en quatre grandes périodes qui correspondent aux quatre âges de la chanson québécoise : de 1930 à 1959,

marquée entre autres par le succès de Félix, de 1960 à 1968, époque des effervescences boîtes à chansons, de 1969 à 1978, qui demeure la période la plus prolifique, et de 1979 à nos jours, époque où la chanson à textes perd de son intérêt pour laisser plus de place à la chanson populaire. Chaque période est introduite par un court texte de présentation qui caractérise bien le mouvement culturel qui s'y rattache. C'est ainsi, par exemple, que dans le texte de présentation de la quatrième période, les auteurs insistent avec raison sur l'importance que l'on accorde à la musique et sur sa qualité, comme le prouve, entre autres chansons, « Cochez oui, cochez non » de Paul Piché et Pierre Hébert.

L'anthologie comprend en outre des photos qui, pour la plupart, ont été sélectionnées dans l'album du début de la carrière de l'artiste. Un tel choix éditorial ajoute une dimension historique à l'ouvrage. Une courte biographie de chaque auteur sélectionné ainsi qu'une bonne bibliographie complètent l'anthologie, ce qui en fait un ouvrage de référence utile et de première main.

Il est dommage que les auteurs n'aient pas jugé bon de fournir également la musique de chaque pièce sélectionnée, voire l'enregistrement de chaque chanson, comme l'anthologie de la chanson française qui vient de paraître en France. Sans doute une telle décision aurait entraîné des coûts de production trop élevés ! Toutefois, l'anthologie de Gaulin et Chamberland, à laquelle ont aussi collaboré Claude Légaré, Pierre-G. Mailhot et Richard Plamondon, marque une date dans l'histoire de la chanson québécoise. Pourquoi ne pas en faire un livre utile pour agrémenter quelques fêtes ou soirées ?

Jean-Paul LEMOYNE



CONTE

◆ CONTES ET LÉGENDES DE LA CÔTE-DU-SUD

Fondation Héritage-Côte-du-Sud
Septentrion, Sillery,
1994, 210 p.



L'ensemble des paroisses riveraines qui composent la Côte-du-Sud, depuis Beaumont jusqu'à Kamouraska, offre un patrimoine littéraire d'une richesse insoupçonnée parce que mal connue. Une série d'auteurs, dans le but de perpétuer la tradition, ont fait œuvre patriotique en participant à l'effort visant à perpétuer une littérature nationale, effort que plusieurs ont poursuivi, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, avec le mot d'ordre des *Soirées canadiennes* (1861) : « Hâtons-nous de raconter les histoires du peuple avant que le peuple les ait oubliées ».

Ayant comme inspiration commune une même région, des écrivains, tels Louis Fréchette, P.-J.-O. Chauveau, les Taché, Philippe Aubert de Gaspé père et quelques autres, ont publié des contes qui traduisent la réalité de l'époque. Tous demeurent fidèles à la structure du conte traditionnel, dont le but est d'instruire, et à la morale car le conte est étroitement lié à la pratique du

culte. Certains textes font revivre des épisodes de l'histoire, comme « Le père Michel », dans lequel un vieillard affable raconte la guerre de 1812 telle qu'il l'a vécue. Tantôt le conteur a recours au surnaturel pour assurer la rédemption d'un personnage dont le salut de l'âme s'avère menacé. Tantôt il séduit par l'humour dont son conte est imprégné car il veut aussi divertir. C'est le cas, par exemple, des deux poèmes héroï-comiques du recueil, « La tauride » d'Arthur Cassegrain et Pascal-Olivier Dionne de même que « La charliboyade » de Jean-Baptiste Martin.

À toutes fins utiles, *Contes et légendes de la Côte-du-Sud* montre comment le conte exerçait au siècle dernier une fonction sociale en prêchant une morale rigoureuse dans l'unique but de condamner le mal et de louer le bien. Or, la distinction entre ces contes-ci et les autres contes en général est rendue visible par l'importance accordée au fleuve, qui est source de vie, mais aussi source de mort quand il sert de théâtre à de sinistres naufrages, comme c'est le cas dans « Le cap Martin ». Ce que ces contes et légendes offrent de mieux, c'est leur prosodie chargée d'une inspiration littéraire coulant à vau-l'eau. Chantres de toute une région, ils permettent de retracer un imaginaire puisant dans la tradition.

Patrick BERGERON

ESSAI

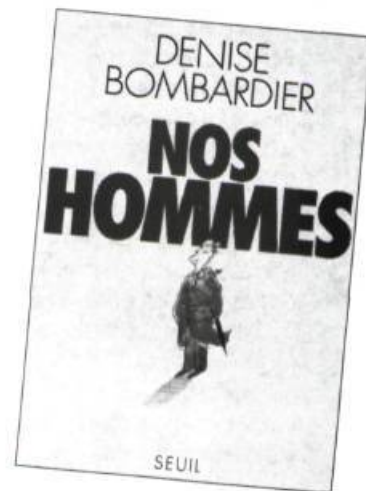
◆ NOS HOMMES

Denise BOMBARDIER
Seuil, Paris, 1995, 155 p.

Après avoir décrit son « enfance à l'eau bénite » et avoir livré une étonnante histoire de « tremblement de cœur », Denise Bombardier a délaissé, du moins momentanément, la fiction, pour s'intéresser, dans *La déroute des sexes*, aux relations entre les hommes et les femmes. Elle revient sur ces difficiles rapports dans *Nos hommes*, un livre qui « raconte des histoires d'hommes, des hommes au centre de nos vies, ou d'autres que nous côtoyons », écrit-elle en guise d'avertissement. En parlant à la première personne, en acceptant de se mettre à nu, l'écrivaine prend ses distances des aventures qu'elle a retenues mais, en même temps, se montre solidaire (solidarité féminine ?) des autres femmes qui ont toutes connu des aventures semblables. Si « [l]'histoire d'une femme, c'est avant tout l'histoire des hommes qui jalonnent sa vie » (p. 9), lit-on dès la première ligne du volume, « [c]hacun d'eux nous renvoie à un autre, celui de nos amis, de nos voisines ou celui de pures étrangères » (p. 155), peut-on lire en conclusion.

Denise Bombardier, celle qui anime à la télévision d'État la très sérieuse émission « Raison-passion », a rencontré plusieurs hommes dans sa vie, depuis les petits compagnons de jeu de sa tendre enfance, marquée par les rapports pour le moins difficiles avec son père, jusqu'aux amants ou amoureux déçus et aux hommes qu'elle a croisés ou côtoyés dans sa vie professionnelle. Toutes sortes d'hommes, une galerie d'hommes qu'elle a aimés ou détestés, subis ou admirés, comme bien

d'autres femmes, d'ici et de là-bas, de maintenant et d'hier, hommes qui l'ont touchée, émue, peinée, humiliée, blessée, tourmentée, effrayée et terrorisée. Elle en présente au moins neuf dans le premier chapitre (« Nos premiers hommes »), où se côtoient sans ordre ses premiers amoureux alors que, encore une gamine, elle s'ouvre à l'amour. Elle présente aussi son frère



cadet, son père et son fils. Comme ses souvenirs sont plus éloignés dans le temps, l'écrivaine qui se livre à l'introspection et à l'autobiographie, devient souvent moraliste, se conformant en cela à l'idéologie de l'époque qu'elle évoque. Chaque aventure lui inspire une véritable leçon de vie : le suicide d'un premier compagnon lui rappelle que « l'amour n'[est] pas surhumain » (p. 12). Avec Christopher, elle a appris « qu'un homme qui aime est prêt à faire le sacrifice de son désir et que son cœur est soumis à des perturbations au moins aussi fortes que les nôtres » (p. 14), que, confrontés à l'échec, « [l]es hommes étaient emportés par le malheur comme nous » (p. 16), « que l'humour masculin à propos des femmes est nécessaire pour que leur peur, leur vieille peur d'être étouffés, contrôlés, dominés soit apaisée » (p. 20), qu'« [a]ucune femme n'est à l'abri d'un bourreau sentimental »

(p. 17), qu'il ne tient qu'à la femme « de ne pas jouer bêtement les proies » (p. 19), que les coureurs de jupons ou de femmes sont souvent « des hommes meurtris, apeurés, qui, plutôt que de courir vers les femmes, s'enfuient d'eux-mêmes vers leur destin, dans un bruit de ferraille épouvantable » (p. 34), trahissant ainsi leurs faiblesses et leur excessive vulnérabilité.

Au chapitre 2 (« La vieille menace féminine »), Denise Bombardier convie son lecteur à la rencontre de quatre hommes qui ont lamentablement échoué leur relation amoureuse après avoir développé un sentiment de peur envers la gent féminine en raison de leur éducation ou de la domination d'une mère castratrice. « La loi du plus fort », le chapitre 3, présente des cas d'hommes qui profitent du pouvoir qu'ils exercent pour agresser et se comporter comme des saulauds. C'est d'ailleurs ici que l'auteure évoque, avec pudeur et retenue, deux agressions (attouchements sexuels) dont elle a été victime à l'âge de 4 ans (victime d'un vieux grand-oncle) et à 12 ans (victime d'un directeur de station radiophonique). Voilà qui peut expliquer sa violente sortie contre un certain écrivain pédophile à une célèbre émission de télévision. Dans le chapitre 4, elle construit une mosaïque de

« Patrons : les bons, les brutes et les méchants », dans laquelle elle laisse voir que bien peu d'hommes l'ont « influencée, inspirée, impressionnée » (p. 99) par leurs gestes, leurs attitudes, leur conduite. Deux au moins ont été admirables et me réconcilient avec ma « mâtitude ». Comme quoi il y a encore du bon monde, de bons mâles, même si une grande amie à moi de 86 ans se plaît à dire que « les hommes sont tous pareils : les meilleurs ne valent rien ».

C'est sans doute dans ce chapitre et le suivant (« Les hommes indélébiles ») que l'auteure est la plus intéressante et la plus touchante. C'est là aussi qu'elle se livre le plus. Car elle est capable d'émotions, celle qui projette plutôt au petit écran l'image d'une femme cérébrale, insensible, inaccessible, sensible, étalent ses peurs contre la peur, contre elle-même, contre l'échec, laissant deviner son angoisse, sa honte, avouant même parfois son désespoir.

Voilà un livre utile qui démythifie l'auteure et qui suscite la réflexion. Il y a des pages fort bien réussies, troublantes, émouvantes, douloureuses même qui nous aident à mieux vivre nos rapports avec les représentants de

l'autre sexe. Voilà qui explique sans doute le succès du livre que l'on a classé à tort dans le genre de l'essai. Il s'agit bien plus, selon moi, d'un recueil de récits autobiographiques. Le style est soutenu du début à la fin. La langue est riche et belle. Il y bien ici et là quelques accrocs, telle cette phrase qui m'a fait grincer des dents : « Dans les soirées que nous organisons parfois pour se retrouver en bande » (p. 46), ou l'emploi du pronom démonstratif suivi du participe passé (« celle contenue » (p. 91). Vétilles que tout cela. À lire et à méditer.

Aurélien BOIVIN

ÉTUDES

◆ L'HOMME SANS RIVAGES. PORTRAIT D'ALAIN GRANDBOIS

Denise PÉRUSSE
L'Hexagone, Montréal,
1994, 215 p.

◆ ÉTUDES FRANÇAISES « ALAIN GRANDBOIS, LECTEUR DU MONDE »

vol. 30, n° 2 (automne 1994),
126 p.

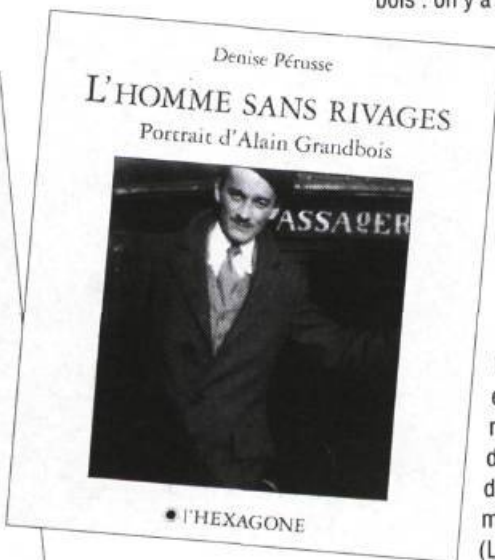
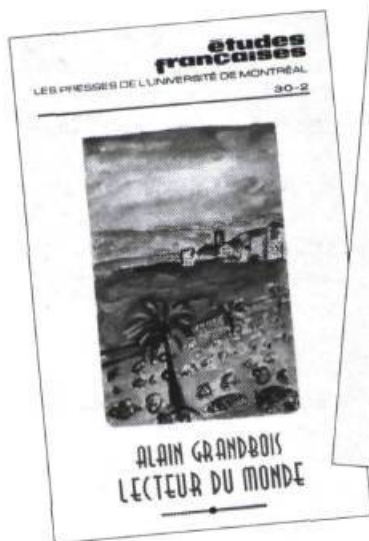
Le moins que l'on puisse dire, c'est que l'année 1994-1995 aura été l'année Alain Grandbois : on y a célébré le cinquantième anniversaire de

parution du recueil *Les îles de la nuit*, publié en 1944, alors que 1995 marque le demi-siècle d'existence du recueil de nouvelles *Avant le chaos*. Les chroniqueurs et commentateurs n'ont pas manqué de souligner ces deux événements majeurs. Typo (L'Hexagone) a

ajouté le recueil premier à sa collection, enrichi d'une percutante préface de Jacques Brault. Marcel Fortin a donné son étude, *Histoire d'une célébration. Réception critique immédiate des œuvres livres d'Alain Grandbois* (Voir compte rendu dans cette page) et Yves Bolduc, la sienne, intitulée *Alain Grandbois : étoile mythique. Lecture de l'Étoile pourpre*.

Viennent encore s'ajouter à cette mosaïque, Denise Pérusse, *L'homme sans rivage*, et un numéro d'*Études françaises* (qui célèbre cette année son trentième anniversaire de fondation), « Alain Grandbois, lecteur du monde », préparé sous la direction de Nicole Deschamps et Jean-Cléo Godin, deux spécialistes de l'écrivain originaire de Saint-Casimir de Portneuf qui nous ont donné déjà avec leurs collaborateurs et collaboratrices des éditions critiques de quelques œuvres de l'écrivain parues dans la prestigieuse collection « Bibliothèque du Nouveau Monde ».

Denise Pérusse s'est lancée à la recherche de Grandbois l'homme et l'écrivain qu'elle a suivi à la trace dans ses nombreuses pérégrinations à travers le monde puis dans le Fonds Alain-Grandbois déposé à la Bibliothèque nationale du Québec à Montréal. Elle y a trouvé un grand voyageur qui a épuisé sa fortune à parcourir le monde, de Macao à Shanghai, de Hankéou à Djibouti et à Hanoï, puis à travers l'Europe. Dix-huit ans d'exil volontaire d'un assoiffé du monde. S'y profilent aussi un écrivain prolifique, qui a connu une intense activité littéraire, et un amoureux passionné, qui collectionne les aventures comme d'autres, des timbres. Plus qu'une biographie, c'est un véritable portrait que propose Denise Pérusse, un portrait qui jette un éclairage nouveau sur l'un des écrivains québécois modernes les plus



marquants, depuis son enfance, ses années de formation académique, en passant par ses premières amours, ses nombreux voyages jusqu'à son installation définitive au Québec, en 1942, où il entreprend une carrière à la Bibliothèque de Saint-Sulpice, qui deviendra la BN, et à Radio-Canada, comme réalisateur.

Si elle ne s'est pas donnée pour tâche d'étudier les œuvres, Denise Pérusse ne manque tout même pas de situer le poète dans le mouvement poétique québécois. Elle rapporte des fragments de textes de critiques québécois qui ont brossé eux aussi un portrait de l'écrivain. En appendices, elle dresse une chronologie de Grandbois et fournit quelques notes biographiques sur quelques amis de Grandbois, tels Victor Barbeau, Marcel Dugas, Robert de Roquebrune, Jacques Brault, Gaston Miron, Alfred Pellan, sur quelques

préparer une exposition consacrée à « Alain Grandbois, l'homme et l'œuvre ». Pourquoi pas ?

Mis à part le texte de présentation, le numéro d'*Études françaises* regroupe huit textes sur Alain Grandbois, dont une « Lecture d'un brouillon de lettre à André Gide », datée du début des années 1930, une intéressante étude de Marcel Fortin sur « Le livre englouti ou la fortune critique des Poèmes d'Hankou » et une autre sur « La Bible dans la poésie de Grandbois ». On y trouve aussi l'établissement du texte inédit intitulé « Sun Yat-Sen », un texte à la fois chronique historique et biographique qui témoigne du grand souci de l'écrivain de bien se documenter avant d'entreprendre une étude de ce genre. Voilà un numéro à lire pour sa belle variété et pour sa grande qualité. Longue vie à *Études françaises* et joyeux anniversaire !

Aurélien BOIVIN

◆ HISTOIRE D'UNE CÉLÉBRATION

La réception critique immédiate des livres d'Alain Grandbois, 1933-1963

Marcel FORTIN

L'Hexagone, Montréal,

1994, 419 p.

(Coll. « Essais littéraires »)

En 1951, Alain Grandbois écrit que la critique, en général, s'est montrée fort généreuse à son égard, mais que, d'autre part, le grand public l'ignore parfaitement. Eut-il pu avouer qu'il préférerait qu'il en fut ainsi ? Dans l'état présent de notre culture, le contraire l'aurait inquiété davantage. À la parution en 1933 de *Né à Québec : Louis Joliet*, le premier récit d'Alain Grandbois, la critique généralement québécoise se révéla divisée : soit qu'on reconnaissait sa prose nerveuse, fluide, soit qu'on lui reprochait sa trop grande romance. L'accueil favorable se

démarque néanmoins de l'autre, relevant à maintes reprises la fougue et l'originalité de l'auteur, à l'image du cinéma et de son déroulement « kaléidoscopique ». À 33 ans, alors qu'il est établi en France par choix personnel, le milieu littéraire canadien-français fait la connaissance d'un brillant écrivain. Mais ce n'est qu'avec *Les îles de la nuit*, 11 ans plus tard, qu'Alain Grandbois s'impose véritablement. L'homme reste mystérieux, effacé, se fait même prendre pour un Français alors que l'écrivain est proclamé comme un véritable magicien des mots. Parlant des *Îles de la nuit*, René Chopin affirme : « Jamais pareil cyclone, chargé de durs grêlons, traversé de figures hallucinantes, n'a ravagé les champs bien cultivés de la poésie au Canada français » (p. 109). Son œuvre sera hélas ! un temps oublié. Il faudra attendre la réédition que prépare Luc Lacourcière en 1948, dans la collection du Nénuphar chez Fides, pour que l'auteur se rappelle au bon souvenir des critiques. Grandbois sera alors « un écrivain reconnu par ses pairs, un poète moderniste ». Quinze ans plus tard, Gaston Miron fait de même à l'Hexagone, en lançant avec les poésies de Grandbois, la collection « Rétrospectives », qui redonne ainsi au poète, du moins en partie, la gloire qui lui revenait.

Christian HOMMEL

◆ UNE LITTÉRATURE INVENTÉE. LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE ET CRITIQUE UNIVERSITAIRE

Nicole FORTIN

Les Presses de l'Université Laval, Sainte-Foy, 1994, 353 p.

(Coll. « Vie des lettres québécoises »)

Nicole Fortin nous convie ici à une analyse des 244 textes critiques qui, entre 1965 et 1975, « ont fait de la littérature québécoise (ou canadienne-

française) l'objet fondamental de leur propos » (p. 14) dans trois des premières revues littéraires de tradition universitaire, à savoir *Études françaises* (fondée en 1965) de l'Université de Montréal, *Études littéraires* (1968) de l'Université Laval et *Voie et images du pays* (« 1970 [1966] » (p. [1]) de l'Université du Québec à Montréal. Cette décennie fut marquée par « l'éclosion d'une écriture nouvelle » et par « une prolifération des textes », mais c'est aussi l'époque où « la critique universitaire moderne [a pris] naissance » (p. 2) : « la formation de l'instance littéraire [et] de l'instance critique » (p. 8) est tout particulièrement le sujet d'une analyse discursive et ces deux ordres de discours sont vus en « imbrication constante » (p. 4).

Une littérature inventée traite d'abord (ch. I) de l'origine des trois revues précitées et propose une pertinente définition des concepts de « littérature », de « québecité » et de « critique » (p. 25). Le livre s'attarde ensuite (ch. II) à la « relation, parfois conflictuelle, entre une littérature et sa définition temporelle » (p. 54), puis (ch. III) traite de « la formulation d'une problématique de l'espace » (p. 117). Il analyse enfin (ch. IV et V) « les fondements discursifs et cognitifs du discours critique » (p. 180) des trois revues.

Nous avons là un travail fort efficace, d'où n'est parfois pas absente, cependant, une légère tendance à la répétition. Ces données demandent maintenant à être confrontées à celles que l'on tirera de l'étude des textes d'autres revues qui préexistaient ou coexistaient à l'époque, comme ne l'oublie pas Nicole Fortin : la *Revue de l'université Laval*, les *Écrits du Canada français*, *Liberté*, *Lettres québécoises*, *Parti pris*, *La Barre du jour*, *Protée*, *Présence francophone...*

Jean-Guy HUDON



écrivains de l'avant-garde culturelle et littéraire des années 1920, tels Gide, Bernanos, Giraudoux et Hemingway, et sur quelques membres de la famille du poète, dont ses sœurs Madeleine et Gabrielle, elles aussi écrivains. Voilà, certes, un livre bien fait, bien écrit, de lecture agréable, agréablement illustré, qui devrait inciter l'auteure à

◆ LE PARENT ENTRAÎNEUR. QUELLE SORTE DE PARENT ÊTES-VOUS ?

Claire LEDUC

Les Éditions Logiques,
Montréal, 1994, 222 p.

Nous savons tous que le contexte dans lequel se trouvent les parents d'aujourd'hui est très différent de celui qu'ils ont connu dans leur enfance et cette situation est quelquefois lourde de conséquences. En effet, ces parents n'ont pas de modèle auquel se référer ; cela tend à les rendre inquiets, ce qui n'est pas sans répercussion sur leur enfant.

Claire Leduc est travailleuse sociale depuis 28 ans et parent elle-même. Constatant le peu de moyens efficaces mis à la disposition des parents et éducateurs, et influencée par l'approche systémique, elle crée la « méthode du juste milieu » qu'elle expérimente au fil des années tant au niveau personnel que professionnel. Jugeant son approche efficace, elle décide d'en faire part dans ce livre.

Dès le début, à l'aide de questionnaire à choix multiple et grille d'analyse, l'auteure invite les parents à réfléchir sur le type d'attitude qu'ils adoptent envers leurs enfants ou adolescents puis à définir leur style par rapport aux cinq qu'elle propose : le parent absent, débonnaire, entraîneur, autoritaire ou abusif. Ainsi, Claire Leduc amène le lecteur à une prise de conscience puis entreprend de lui décrire, de façon affirmative et simplifiée, les différents styles et leurs conséquences.

Dans la seconde partie, l'auteure précise son modèle du « parent entraîneur » (celui qui pratique la « méthode du juste milieu ») vers lequel il faut tendre. À l'aide d'exemples concrets tirés de la vie quotidienne, elle recommande des attitudes à adopter et des références à consulter.

Cet ouvrage, inspiré par la pensée positive, s'adresse principalement aux parents recherchant une amélioration de leurs attitudes envers leurs enfants et peut leur permettre une première prise de conscience. Cependant, des lectures complémentaires, voire une démarche avec un professionnel compétent, seront nécessaires afin d'approfondir et de raffiner ce travail de conscientisation et d'adopter des comportements plus adéquats.

Cet ouvrage peut également intéresser les personnes œuvrant auprès des jeunes et de leur famille. Toutefois, les propos affirmatifs de l'auteur ne doivent pas nous empêcher de les considérer avec discernement.

Isabelle DOUCET

◆ LE MONDE DE MICHEL TREMBLAY

sous la direction de Gilbert DAVID et Pierre LAVOIE

Cahiers de Théâtre Jeu/Éditions Lansman, Montréal,
1993, 480 p.

Voici un ouvrage collectif, le premier du genre, entièrement consacré à l'œuvre de l'auteur montréalais Michel Tremblay. Ce livre offre une vue d'ensemble du *Monde de Michel Tremblay* reconstitué selon les regards d'une bonne vingtaine de collaborateurs qui proposent des analyses d'obédiences différentes : entre autres, des lectures d'approches psychanalytique et sociocritique. De la création de la pièce de théâtre *Les belles-sœurs* (1968), à la publication du roman *Le cœur éclaté* (1993), en passant par celle des « Chroniques du Plateau Mont-Royal », les auteurs rendent un hommage à cette figure classique de la littérature québécoise.

Les co-directeurs de l'ouvrage, Gilbert David et Pierre

Lavoie, présentent dans une brillante introduction, l'homme et son œuvre, de sorte que le lecteur devient fin prêt à s'immerger dans l'univers tremblayen, un univers manichéen et carnavalesque d'où le jocal n'est pas absent et qui dépeint dans un réalisme cru teinté de sarcasme et d'ironie, un portrait de la société québécoise – du vrai monde. L'œuvre de Tremblay traduit aussi, comme le souligne Lucie Robert, « l'impossible parole des femmes ». Ce collectif pose en quelque sorte « un regard critique sur le regard fataliste de Tremblay ». Mise à part l'étude de l'œuvre littéraire, l'ouvrage explore le clan Tremblay : par exemple, Paul Lefebvre démystifie la complicité, voire l'osmose du « tandem » André Brassard, metteur en scène, et Michel Tremblay, dramaturge.

L'intérêt de cet ouvrage réside notamment dans la diversité des textes et dans leur complémentarité. On dénombre une soixantaine de photographies, de nombreuses annotations bibliographiques et on retrouve, en annexe, une bibliographie complète de l'auteur. Voilà un livre riche en découvertes sur cet auteur prolifique et sur l'héritage littéraire qu'il a légué à la postérité.

Barbara BLONDEAU



◆ LE LAI DE LA CLOWNE

François TÉTREAU

Triptyque, Montréal,
1994, 91 p.

Sous la forme d'un récit épistolaire, François Tétreau signe, avec *Le lai de la clowne*, une enquête atypique. L'histoire raconte qu'une clowne aurait rencontré une styliste dont la lingerie fine, ornée de nœuds papillons, ne cesse de tourmenter un étranger. Ce dernier, aux initiales autobiographiques FRS, est installé dans l'appartement de ladite clowne, à Paris. Saga fantaisiste sans queue ni tête, le récit tourne autour d'une curiosité qui ne manque pas de goût, multipliée à l'infini dans une surenchère de détails et références cinématographiques, où l'on croit reconnaître Anouk Grinberg sous le nom mystérieux de London Lili, où les manifestations clownesques pullulent pour le plus grand plaisir du lecteur et de l'auteur finalement, qui, sans elles, serait bien embêté à démêler



les fils d'une intrigue infinitésimale. Prêt à toutes les clowneries, Tétreau déploie son style acrobatique, déterminé, de toute évidence, à nous en mettre plein la vue.

On se demande si, après tout, ce ne serait pas simplement les jambes

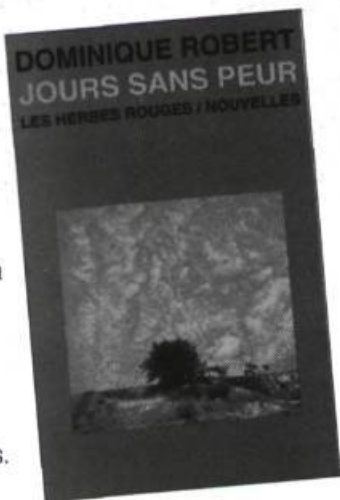
des Parisiennes qui affolent notre protagoniste, affectent ses sens jusqu'à un état propice aux hallucinations : « Il y a des choses ici qui ne sont pas du désordre, ces jambes, ces jupes, ces dessous, regardez-les qui s'en vont toutes au maquillage, signalement de la vagabonde avec, dans le ciel, ne l'entendez-vous pas, une voix, un rythme et une voix, qui chante *don't ask why, don't ask why* ».

Corinne LAROCHELLE

NOUVELLES

◆ JOURS SANS PEUR

Dominique ROBERT
Les Herbes rouges,
Montréal, 1994, 125 p.
(Coll. « Nouvelles »)



De formation littéraire, Dominique Robert avait déjà publié quelques œuvres, recueils de poésie et de nouvelles. *Jours sans peur* regroupe une dizaine de nouvelles, pour la plupart fragmentées en sous-parties. Les titres surprennent et piquent la curiosité : du simple « Il faut admettre » à l'exotique « À la recherche de La Pérouse », à l'ambigu « Distance au soleil = 1 », pour finir avec « Jours sans peur », tout attirent et provoquent un désir de lire, de savoir, d'interpréter.

Les nouvelles de Dominique Robert reflètent une grande ouverture au monde et traduisent une quête d'un nouveau sens ; la religion et le mystique sont évacués pour favoriser une meilleure perception du réel. L'obsession de la photo, de l'image qui marque le texte conduit le lecteur à développer ses sens. Les liens créés par l'intertextualité très présente réunissent l'humain et ses œuvres, dont l'urbanité (celle qui rend la ville vivante, miroir de la vie humaine). Le cheminement du recueil illustre que

les émotions négatives, les refoulements, la peur tuent les sens ; les jours où ils sont absents permettent l'émergence d'une conscience fine, de sens en éveil.

L'écriture de ces nouvelles demeure très nuancée, en particulier la narration. Les ruptures fréquentes et les discours minimaux traduisent l'intention de l'auteur de se restreindre au seul nécessaire. Les narrateurs alternent, les liens entre les parties des nouvelles restent parfois obscurs. L'acte de narrer semble capital, par son intégra-

tion dans plusieurs nouvelles : l'enchâssement des récits rejoint celui de nos vies. Une certaine poésie laisse planer un léger brouillard propice au mystère. Robert maîtrise la narration actuelle, qui refuse de tout dire, de tout expliquer. De plus, sa langue est juste ; son écriture, simple mais efficace.

L'intérêt de la lecture réside dans la difficulté à tout mettre en rapport, à chercher la signification globale. La quatrième de couverture mentionne justement que les nouvelles sont « d'abord des jeux, des illusions ». La signification associée aux textes varie selon le lecteur ; l'interprétation reste libre. Il s'agit bien d'une œuvre ouverte que ces *Jours sans peur*.

René AUDET

◆ LES FIGURANTS

Donald ALARIE
Éditions Pierre Tisseyre,
Montréal, 1995, 171 p.

L'écriture de la nouvelle adopte une tournure et un ton différents de ceux des autres nou-



vellistes (ou nouvelliers, dit-on maintenant). Le troisième recueil de Donald Alarie, après trois romans et quatre recueils de poèmes, intitulé *Les figurants*, rend bien compte de sa façon intimiste : fine orchestration des éléments, progression lente, mesurée, méthodique, sans chocs ni revirements brusques, multiplication de phrases brèves qui accumulent les détails, style simple, sans rutilance ni flamboiement, mais souple et efficace, tout cela pour (r)animer ou raviver des scènes de la vie quotidienne, scruter des faits divers qui auraient autrement sombré dans la banalité la plus décevante. Mais tel n'est pas le cas ici, car le lecteur se prend au jeu de l'analyse de personnages d'abord flous, de figurants de hasard, que focalise au moyen d'un éclairage discret le regard du (des) narrateur(s), tantôt « je », tantôt « il »/« elle ». Il faut surtout souligner la finale ou chute des nouvelles, la plupart du temps marquée par une sorte de dilution du personnage ou figurant ou un retrait du narrateur, qui laisse

en suspens ou en questionnement un projet, un destin, une fin...

Ce qu'il est intéressant de noter aussi, c'est la conception de la nouvelle et de son écriture que le narrateur (confondu en l'occurrence avec l'auteur) propose à notre réflexion de lecteurs et de critiques dans la dernière, « La visiteuse » (p. 145-171), où il explore le « texte qui naît dans la douleur » (p. 149) physique autant qu'intellectuelle. Le nouvelliste n'avoue-t-il pas également : « Certains auteurs se contentent de murmurer. Ce sont ceux que je préfère » (p. 150) ? En effet, souvent réflexifs plus que narratifs, ses textes analysent les comportements et attitudes de personnes connues à l'occasion de rencontres plus ou moins fugitives qu'il sort un moment de l'ombre ou de la routine où elles retourneront pour s'effacer aussitôt. Son premier roman, *La rétrospection* (1977) annonçait déjà la manière de Donald Alarie, et aussi son irrépressible besoin d'écrire : « Comme si au plus profond de soi-même surgissait ce besoin de naître pour la seconde fois » (p. 171).

Gilles DORION

◆ LIEUX DE PASSAGE

Gilles LÉVEILLÉE
Québec/Amérique,
Montréal, 1995, 155 p.

Professeur de littérature au Cégep Saint-Jean-sur-Richelieu, auteur de textes brefs, publiés dans des revues, telles *XYZ*, *Possibles*, *Le Sabord*..., Gilles Léveillé, après avoir fait paraître en 1991 un premier récit, *Les paysages hantés*, poursuit sa démarche, avec *Lieux de passage*. Divisé en trois parties (« les Petits bruits de la maison », « Petites flammes » et « Devant le seuil à franchir »), ce recueil de quinze nouvelles propose un tableau où tout semble

considéré : l'univers des animaux et des objets, la souffrance, la mort, le « bonheur simple » (p. 133), le mystère de l'art... Même la vallée laurentienne y est célébrée : des remous du fleuve, en passant par la ville de Québec, jusqu'au quartier chinois de Montréal...

Des récurrences jalonnent les nouvelles qui, nullement étanches, se font écho, rappelant l'obsession de l'auteur : l'urgence d'écrire, d'instaurer la signification, de revenir à un état d'émerveillement premier. De cette manière, le contact entre l'humain et les objets (décrits avec acuité) dit toute la nécessité de s'immerger dans l'infini des sens : « un son métallisé, presque gris, mais d'une teinte très claire, comme un miroir, effleura le silence » (p. 24). *Lieux de passage* offre ainsi une vision étonnante mais perspicace de la quotidienneté, de la modernité. Le thème du regard est omniprésent : fenêtre sur les choses, sur la terre, mais surtout sur les êtres aussi. Le déplacement du foyer de perception hors de soi particularise le recueil : voir avec les yeux d'un chat, imaginer le sort d'un musicien chinois, pénétrer l'univers d'un enfant débile, lire le journal d'un suicidé... Au reste, le style, qui parfois semble inégal (l'intensité d'un passage élevé entrelacée d'accents plus hésitants, plus dé-

pouillés), emprunte le ton du journal intime dans lequel la profondeur des pensées côtoie les idées du spontané et de l'imprécis. *Lieux de passage* donne une interprétation de la vie qui tend à saisir l'extérieur pour mieux éclairer l'intérieur. Il invite à puiser en soi pour comprendre l'Autre.

Mélanie CUNNINGHAM

◆ **N'ARRÊTEZ PAS LA MUSIQUE !**
Michel DUFOUR
L'instant même,
Québec, 1994, 98 p.

Le recueil de nouvelles peut s'apparenter au disque que lance un chanteur ou un musicien : il contient des morceaux choisis qui s'harmonisent suivant un fil conducteur. Michel Dufour établit un lien entre ces deux univers, par le titre de son recueil, par la diversité des « pièces » qu'il réunit. Près d'une vingtaine de récits composent *N'arrêtez pas la musique!*, dont le fil conducteur, la musique, si intéressant qu'il soit, demeure inégalement rendu : alors que des nouvelles reposent complètement sur la musique, certaines n'y font allusion que lorsque le lecteur veut bien y associer l'idée directrice déglagée dans les morceaux les plus réussis.

L'auteur met en parallèle plusieurs types de nouvelles, allant de la science-fiction et du fantastique au réalisme. Les contrastes étonnent. Cette diversité, riche de l'ambiguïté qu'elle provoque, déroute cependant le lecteur : « Fiché fêlé » et « Manuscrit trouvé dans un mirage » choquent à côté de « Combat contre la vague » et de « Cinq dans une planque » ; à moins que là ne réside précisément l'intention même de l'auteur...

Les meilleurs récits traitent de l'univers éclaté de la famille et des adolescents (les

fugueurs, les drogués, les désancrés). L'atmosphère captive le lecteur, qui est projeté dans ces mondes rudes et cruels. Les récits intérieurs d'enfants présentent des visions parallèles qui influencent le cours de l'histoire. La musique correspond à la vie, à celle qu'il ne faut pas arrêter, malgré la mort physique et



sociale provoquée par la drogue et les enfers familiaux.

Au mélange bizarre de science-fiction et de « réalisme » s'ajoute une envie du pastiche : nous retrouvons tour à tour le *Manuscrit trouvé à Saragosse*, 1984 et *L'avalée des avalés*. Jusqu'où peut aller l'intertextualité et la diversité des textes, sans tomber dans l'éclectisme ? C'est à ce moment qu'intervient la part d'interprétation du lecteur.

René AUDET

POÉSIE

◆ **CARNETS DE BRIGANCE**
Marc-André BROUILLETTE
Éditions du Noroît,
Montréal, 1994, 75 p.

L'amateur de poésie ne sera pas entièrement dépaysé par la publication du deuxième recueil de Marc André Brouillette qui, en 1991, avait fait paraître *Les champs marins* chez ce même

éditeur. Ces deux « Carnets de Brigance » reconduisent un mode d'écriture et une certaine thématique que le précédent recueil avait laissé transparaître.

Dans ces nouveaux poèmes en prose, le poète trace un itinéraire qui va de soi vers l'autre et s'ouvre sur le monde extérieur. Brigance est une contrée imaginaire, ou du moins présenté comme tel, que le poète cherche à investir par la force du désir. La majorité des poèmes s'ouvrent sur une description de paysage qui est aussitôt détournée vers les expériences sensibles multiples : le corps, l'intime et le temps. C'est dire l'omniprésence de la nature et du corps amoureux, l'un et l'autre cherchant à se fondre mutuellement dans ces poèmes aux images fécondes.

Les *Carnets de Brigance* nous révèlent un jeune poète qui, après deux recueils, possède un langage et une voix propres. C'est avec ce même recueil que Brouillette vient de remporter le Prix Desjardins de poésie du Salon du livre de Québec.

Roger CHAMBERLAND

RÉCIT

◆ **AURÉLIEN, CLARA, MADEMOISELLE ET LE LIEUTENANT ANGLAIS**
Anne HÉBERT
Éditions du Seuil,
Paris, 1995, 89 p.

Le dernier récit d'Anne Hébert se lit d'une seule traite, nous captive dès les premières lignes et ne nous lâche pas avant de nous avoir fait traverser cette campagne sauvage de Sainte-Clotilde, pays ravagé de soleil et de pluie, de fureur de vivre et de mourir. Voici qu'Anne Hébert retrouve les espaces premiers et sauvages de son enfance avec encore



plus de bonheur que dans *L'enfant chargé de songes*. Ce n'est pas un retour en arrière pour exorciser un passé traumatisant, ni un parcours nostalgique de paysages familiers. Ce sont des retrouvailles avec un univers indispensable, primordial, initiatique, lequel ne se situe pas dans un passé lointain ni dans des lieux abandonnés, mais dans un temps et un espace primordiaux que réactualisent un imaginaire et une écriture aux pouvoirs magiques. Des images d'une vérité troublante qui mettent à jour des zones profondes, intactes, d'une beauté sans faille. Une écriture aux phrases libres, vibrantes d'émotion et de vérité. Une maîtrise telle qu'on assiste à une plénitude du verbe rarement donnée.

La jeune Clara qui naît dans le sang de sa mère mourante, qui grandit dans le silence et la solitude d'un père désespéré, fait deux rencontres déterminantes : celle de Mademoiselle l'institutrice puis celle du lieutenant anglais. En moins de quatre-vingt-dix pages d'une prose poétique où chaque mot apporte des résonances sans fin, Anne Hébert brosse un



portrait inoubliable de ses quelques personnages et réussit à dire l'essentiel des quinze ans de vie de Clara, c'est-à-dire de l'impérieux,

irrésistible et violent appel de la vie : « Certains soirs pourtant, lorsque la lune en sa naissance était rouge comme un soleil répandu en larges coulées sur la rivière, le cœur de Clara bondissait dans sa poitrine, cognait contre ses côtes, comme s'il voulait s'échapper et courir le monde. La beauté de la terre sous la lune rousse faisait pression sur Clara et semblait exiger d'elle en retour le jaillissement de sa vie hors d'elle-même et le don entier de sa personne singulière et farouche » (p. 35). Anne Hébert nous donne des images neuves, fondamentales pour nous éloigner des mirages trompeurs et nous conduire vers les terres profondes, terres d'ici et d'ailleurs, terres des commencements et des recommencements perpétuels.

Maurice ÉMOND

REVUE

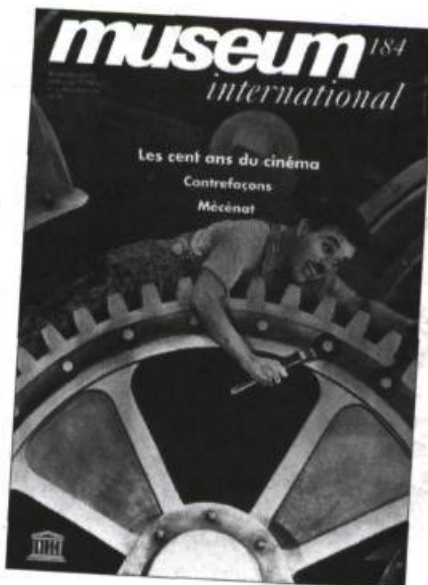
◆ **MUSEUM INTERNATIONAL, N° 184 COLLECTIF Unesco, Paris, 1994, 64 p.**

Pour souligner les cent ans du cinéma, la revue *Museum international* de l'UNESCO consacre son 184^e numéro presque exclusivement à la sauvegarde du patrimoine cinématographique mondial. Plusieurs articles abordent la question des cinémathèques et des musées du cinéma membres de la Fédération internationale des archives du film (FIAF).

Parmi tous ces textes, il y en a un qui est consacré aux célèbres archives du film de la Fédération de Russie : la

Gosfilmofond qui existe depuis plus de 47 ans et qui compte environ 55 000 titres ! Cette institution, comme plusieurs autres, a consacré beaucoup d'efforts à la restauration de films abîmés par le temps. On y trouve aussi des articles sur la préservation des films en Nouvelle-Zélande, en Corée, en Inde et, bien sûr, en France et aux États-Unis.

Le cinéma, c'est la mémoire du XX^e siècle. C'est cette mémoire visuelle que les musées de l'image (comme le Museum of the Moving Image à Londres) tentent de sauvegarder. Chaque musée a ses particularités nationales (l'Inde, par exemple, cherche avant tout à sauvegarder son patrimoine national), culturelles et thématiques. Pour la plupart des cinémathèques, c'est la sauvegarde, la restauration et la diffusion des longs métrages sur pellicule. Pour d'autres, c'est la vidéo et la télévision. Pour d'autres encore, c'est



uniquement des décors, accessoires, photographies, notes, scénarios et articles qui ont appartenu à des acteurs, bref tout ce qui a servi à la fabrication des films.

Mais, ce qui est le plus intéressant, au fil de ces articles consacrés aux musées du

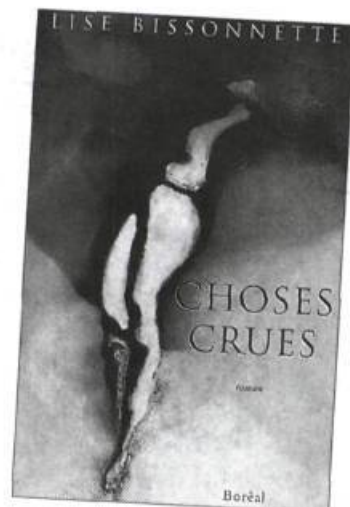
cinéma et cinémathèques, c'est de constater leur nombre, leurs particularités, leurs activités pour le centenaire du cinéma et la richesse inestimable qu'ils cachent en leurs murs : c'est en fait la mémoire visuelle de ces derniers cent ans.

Ricardo CODINA

ROMANS

◆ **CHOSSES CRUES**
Lise BISSONNETTE
Boréal, Montréal,
1995, 144 p.

Avec ce nouveau roman, paru trois ans après *Marie suivait l'été*, Lise Bissonnette affirme de plus en plus un style fait de précision dans la description des gens et des choses qui ne cède en rien à l'intensité des émotions qu'elle loge au plus profond des êtres. *Choses crues* raconte l'ascension d'un jeune intellectuel dans le milieu universitaire et de la critique d'art, par le biais d'une longue lettre testamentaire que le héros, François Dubeau, mort des suites du sida, a laissée à Marie, son amour inavouée et indéfectible. Marie ne lira jamais cette lettre, car la mère de Dubeau aura tôt fait de la faire disparaître afin de garder secret ces confessions plus ou moins avouables. Cette lettre est plus un journal intime



qu'une adresse personnelle et contient le récit des aventures amoureuses du jeune critique d'art montréalais dont les amants de prestige ont facilité son accession au panthéon de la gloire, mais ont aussi entraîné son déclin et sa chute fatale : la mort.

Un peu à la façon de David Lodge qui, dans *Un tout petit monde*, nous avait révélé les dessous des colloques en littérature et du monde universitaire, Lise Bissonnette nous révèle que le monde des arts est lui aussi fait de jeux de coulisses et de secrets d'alcôve et, qu'ultimement, l'économie libidinale sert bien l'intelligence et ouvre des portes. Ce qui est frappant dans les romans de Bissonnette, c'est la mise à distance de la narratrice avec l'objet de son propos, comme si le monde par-devers elle lui était fermé et qu'elle ne voulait pas l'investir. Cette attitude n'a pas nécessairement pour effet de réfréner la circulation des émotions, mais elle laisse au lecteur toute latitude pour qu'il puisse engager sa réflexion et dégager lui-même ses propres conclusions.

Choses crues renvoie en filigrane au milieu de l'art montréalais (*Parachute* devient *Parallèle*, René Payant, François Dubeau et ainsi de suite), mais l'essentiel tient surtout au fait que l'auteure parle d'un monde qu'elle connaît bien. On re-

ferme ce roman avec plus de questions que de réponses dont celle, majeure, portant sur la problématique de l'homosexualité.

Roger CHAMBERLAND

◆ **BONNE NUIT, BONS RÊVES, PAS DE PUCES, PAS DE PUNAISES**

Sylvie DESROSIERS
Triptyque, Montréal,
1995, 152 p.

Cinq amies de longue date au seuil de la quarantaine se réunissent régulièrement pour souper et, surtout, pour causer. Admission interdite aux hommes, bien sûr !

Le douzième roman de la Montréalaise Sylvie Desrosiers expose, à travers ces personnages féminins aux personnalités fort différentes, cinq visions de la vie, de l'amour et de l'amitié. La narratrice et protagoniste, Rachel, tente de se réconcilier avec la gent masculine à la suite d'une dure séparation ; révoltée, butée,

Marie, douce et sensible, qui refuse de dévoiler l'identité du père de l'enfant qu'elle porte ; Louise, l'indépendante, qui aime son René parce qu'elle n'a pas besoin de lui ; et Martine, coquette et narcissique, qui aime se faire remarquer et tente de se séduire elle-même. De ce sympathique petit groupe naissent des conversations à tendance féministe où transparait toujours un besoin viscéral de l'amour, de l'homme et de l'enfant.

Esthétique dans sa présentation matérielle comme dans son écriture, ce roman est de ceux qui font rire à la lecture et réfléchir une fois le livre refermé. Si par hasard vous vous en réservez le plaisir pour l'heure du coucher, il ne me reste qu'à vous souhaiter : *bonne nuit, bons rêves, pas de puces, pas de punaises !*

Geneviève DUQUET

◆ **COUP DE THÉÂTRE**

Constance BERESFORD-HOWE
Québec/Amérique,
Montréal, 1994, 312 p.

Coup de théâtre de Constance Beresford-Howe raconte la lente agonie d'un écrivain au succès tant critique que populaire, Mantague Weston. Agonie symbolique, certes, mais d'autant plus cruelle que l'individu en question est l'unique artisan. En effet, déjà affaibli psychologiquement par une panne d'écriture qu'il refuse d'avouer, Monty, comme le surnomment ses proches, utilise ses talents créateurs pour transformer le destin de l'une de ses filles qui, bien que son handicap ne soit pas clairement défini, semble connaître des problèmes d'adaptation avec la société dans laquelle elle vit. À cette femme, volontairement muette, le romancier cherche un époux susceptible de lui assurer une existence tran-

quille, sans tracés, allant même jusqu'à « épingler tout cet argent à ses jupons » (p. 290). Mais, mise au courant de ses machinations, Nan pend son père en effigie à la branche d'un arbre et s'enfuit pour échapper à son influence. Cette mort symbolique du père, doublée de celle de l'écrivain en manque d'inspiration, trouve sa concrétisation lors d'une sinistre immolation par le feu où flambent côte à côte le mannequin et le manuscrit. L'une et l'autre mort sont les symboles désormais inutiles d'un homme à qui il ne reste plus que sa célébrité.

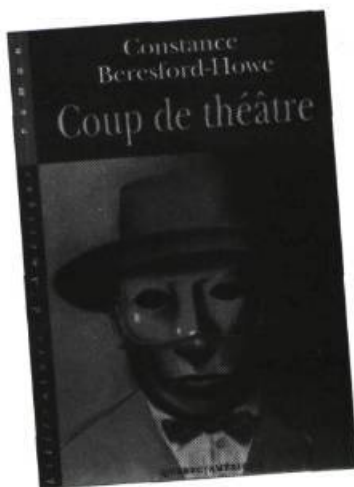
Si l'intrigue semble plutôt noire, il faut admettre que la narration, qu'assume Polly, une autre des filles de Weston, parvient à créer une atmosphère de détente où réalité et fiction s'entremêlent de façon à désamorcer le tragique. La dimension artificielle des personnages, individus trop occupés à se forger une image mondaine pour vivre véritablement, ajoute une bonne dose de légèreté à l'œuvre sans qu'en soit affectée la profondeur.

Caroline GARAND

◆ **LA LENTEUR**

Milan KUNDERA
Gallimard, Paris,
1995, 154 p.

L'année littéraire s'est ouverte sur un nouveau roman de Milan Kundera, celui-là même dont chacune des publications est attendue comme une fête de l'intelligence romanesque. *La lenteur* ne devrait pas décevoir ses inconditionnels. L'objet-livre est en soi un défi de lecture s'opposant au titre : avec ses 154 pages imprimées en gros caractères, le roman se lit rapidement alors que le romancier propose à son lecteur un éloge de la lenteur ! Paradoxe de surface car la lecture commande de

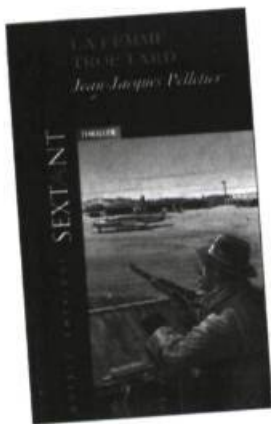


désespérée, elle supporte et accuse tour à tour cet homme qu'elle aimait tendrement, mais qui refusait d'avoir un enfant. Elle cherche à redonner un sens à la vie au travers des conceptions contradictoires qu'en ont ses amies : Monique, cinglante et étourdissante, qui régite ses amours successives et brèves comme elle l'entend ;



nombreux temps d'arrêt tant la réflexion philosophique nous entraîne sur des voies de desserte. Dès les premières pages, l'auteur nous sert une mise en garde : « La vitesse est la forme d'extase dont la révolution technique a fait cadeau à l'homme ». Gare à celui qui voudrait prendre les courbes trop rapidement !

L'histoire est ténue ; un couple de touristes décide de passer la nuit dans un château. C'est là que l'homme se remémore d'autres récits ou anecdotes qui ont plus ou moins pour cadre ce même endroit, comme si l'esprit des lieux réactivait toute une série de mésaventures, lues ou entendues, qui se sont déroulées il y a deux siècles, vingt ans ou quelques semaines. Chaque nouvelle narration est



l'occasion pour Kundera d'aborder des « leçons de choses » allant de la liberté des mœurs à la stratégie politique en passant par l'hypocrisie du monde scientifique et les phantasmes sexuels. Cette philosophie du monde quotidien a pour point de départ la lenteur. L'auteur nous suggère ni plus ni moins de s'arrêter et de sonder la profondeur du monde environnant, de se laisser dériver dans l'imagination fertile qui puise sa source aussi bien dans la lecture que dans les objets ou les lieux qui nous entourent.

La force de Kundera tient, bien entendu, dans sa façon de

raconter ; en quelques lignes il nous entraîne dans des péripéties souvent humoristiques où les personnages n'ont pas besoin d'être approfondis pour nous les rendre sympathiques ou antipathiques. Mais l'auteur possède aussi cette force incomparable de pouvoir saisir l'occasion que lui fournit ces petites histoires pour lancer ces pensées sur lesquelles on peut réfléchir longtemps. Kundera a ce don de la formule heureuse, de l'énoncé lapidaire qui, mine de rien, transforme notre rapport au réel : « Chaque nouvelle possibilité qu'a l'existence, même celle qui est la moins probable, transforme l'existence tout entière ». *La lenteur* n'est pas un roman de gare, mais un livre de chevet qui, soir après soir, apporte sa dose de plaisir intellectuel. Amateur de sensations fortes, s'abstenir.

Roger CHAMBERLAND

◆ LA FEMME TROP TARD

Jean-Jacques PELLETIER
Québec/Amérique,
Montréal, 1994, 477 p.

Après deux ans de séparation, Claudia se prépare enfin à revoir Klaus, son amant. Oubliant les réticences qui l'ont amenée à le laisser, elle se sent prête à vivre pleinement l'amour qu'elle éprouve pour lui. Mais voilà qu'à l'instant même où elle pose les mains sur son visage, après qu'il soit descendu d'avion, sa tête lui éclate entre les doigts. Bien décidée à le venger, elle accepte la périlleuse mission que lui propose l'organisation secrète pour laquelle elle effectuait déjà des petits travaux de recherche. Pour l'aider, on lui assigne Bamboo, agent oriental dont les sages réparties lui procurent le surnom de « Biscuit chinois ». C'est alors que, plongée dans l'univers de l'extorsion internationale, elle fait la rencontre

d'individus, tous plus tordus les uns que les autres, qui empoisonnent au cyanure des produits largement commercialisés afin de réunir les fonds nécessaires à la mise en œuvre d'un plan machiavélique. Mais, dans ce monde où les seules valeurs jugées importantes sont l'argent et le pouvoir, il devient souvent difficile de connaître ses véritables alliés, et les agents doubles se font parfois triples.

Pour les amateurs de « thriller », *La femme trop tard* de Jean-Jacques Pelletier est vraiment une pièce de choix. Mis à part quelques éléments prévisibles, l'auteur a su doser les effets pour maintenir le suspense jusqu'à la fin du roman. L'intérêt réside dans le personnage principal. Claudia, en effet, n'a rien du héros habituel, sans peur et sans reproche ; elle apparaît plutôt essentiellement humaine, aux prises avec des craintes, des doutes et des sentiments. Voilà une lecture pour passer le temps, sans plus.

Caroline GARAND

◆ IMMOBILE DANS LE COURANT DU FLEUVE

Yves BERGER
Grasset, Paris, 1994, 220 p.

Fou de la robe tourmentée de sa jument, Oregon n'a d'yeux que pour son cheval, Appaloosa. Tous les deux, ils partent à la découverte d'un « Pays » dans l'hémisphère Nord qui ignore le tracé des cartes patentées des géographes. L'homme et sa bête, à la recherche d'un paradis « américain », n'en finissent pas d'échanger une kyrielle de sentiments et d'humeurs que suscitent inévitablement la surprise ou l'angoisse du moment. La nature n'est pas en reste : exubérante parfois, revêche souvent, mais jamais inhospitalière, elle instruit et éduque l'explorateur qui note le

moindre détail. Tel un Christophe Colomb du Nouveau Monde, comme il le dit, Oregon prend possession des « découvertes » en les nommant de noms qui donnent le tournis, car son imagination n'a de mesure que l'immensité à découvrir. Ici, toute la faune et la flore règnent dans une sorte de majesté austère, drapées qu'elles sont de leurs noms peu communs.

En effet, *Immobile dans le courant du fleuve* est un roman qui réinscrit l'Histoire et la Géographie de ce qui ressemble à une certaine Amérique inexplorée ou, bien entendu, une espèce d'amazone, Faustine, chavire les sentiments d'Oregon. L'enfant qui naîtra de cette rencontre exprime le bonheur alimenté par les joies les plus élémentaires de la vie : Oregon instruit à chaque page cette fée des steppes qui gobe tout un « Pays » chargé d'une nature exotique, du moins aux yeux du profane. Le commerce avec les quelques humains rencontrés au hasard de l'expédition rappelle certes la finitude, mais aussi et surtout la petitesse et la mesquinerie des habitants de ce soi-disant paradis.

Le prix Médicis décerné à l'auteur et directeur littéraire chez Grasset, rêveur d'une Amérique qu'il a toujours imaginée idyllique, peut surprendre, sauf si l'on considère le lecteur moyen comme un fêru de néologismes en toponymie hasardeuse. Bien sûr que le chant d'amour à la Nature encore vierge peut charmer, mais les multiples nomenclatures, la création surprenante de mots et les énumérations plus que recherchées, toutes choses qui peuvent décourager la meilleure volonté, inclinent à ménager les louanges pour cet ouvrage, à moins de faire partie des inconditionnels de la caste des Oregon !

Yvon BELLEMARE

◆ **LE CIRQUE BLEU**

Jacques SAVOIE
La courte échelle,
Montréal, 1995, 155 p.

C'est le monde à l'envers. Autrefois, des maisons d'édition pour adultes publiaient à l'occasion des livres pour enfants et pour adolescents. Aujourd'hui La courte échelle, une maison spécialisée dans le livre jeunesse, publie des livres pour les adultes. Jacques Savoie est l'un des deux auteurs à bénéficier de cette pratique avec son roman *Le cirque bleu*. Une tragédie a déchiré l'âme de Hugo, un ancien clown chez Barnum and Bailey. Afin de « rattrap[er] les petits bouts de sa vie » (p. 146), il abandonne tout et échoue



à la gare de sa ville natale. Là, il renoue avec Marthe, sa demi-sœur, qu'il n'a pas vue depuis dix ans. Qu'est-elle devenue ? Est-elle mariée ? A-t-elle des enfants ? Le temps et la distance ont creusé un fossé que les discussions comblent peu à peu. Au programme : une meilleure compréhension de soi et de l'autre. « C'est long, s'habituer à ce qu'on est » (p. 90). Mais ce nouveau départ dans la vie du clown est perturbé, car ses douloureux souvenirs le pourchassent – et peut-être même un homme aussi...

Le lecteur est transporté, non sans douceur et sensibilité, dans deux univers qui se chevauchent : le cirque (passé) et le retour à la ville natale (présent). Tout fait référence au cirque : les gens que Hugo rencontre deviennent équilibrés; les endroits qu'il fréquente, des chapiteaux. Un va-et-vient affecte également la structure même du roman. La narration passe du « je » au « il » d'un chapitre à l'autre. Le lecteur a donc droit à des moments très subjectifs où Hugo et même Marthe, à quatre reprises, semblent s'adresser directement à lui avec une complicité,



dans une intimité et une authenticité presque troublantes. Le personnage est vrai, dépourvu d'artifice. Le costume de clown ne déguise pas Hugo : il le révèle.

Le cirque bleu traduit un besoin pressant de se nettoyer le cœur des mauvais souvenirs, des vieilles peurs et des rancunes obstinées, des fantômes sévères et des instants gâchés. Le remède ? Une bonne dose de Baudelaire et de magie, le tout mariné dans la fraîcheur de l'enfance. Mais par-dessus tout, s'abreuver des mots que « la flûte » transforme en une musique sublime.

Jenny LANDRY

◆ **LA FLÈCHE DU TEMPS**

Ann LAMONTAGNE
Éditions Hurtubise HMH ltée,
Ville LaSalle, 331 p.
(Coll. « L'arbre »)

Pour son premier roman, Ann Lamontagne a choisi un sujet qui concerne tous les êtres vivants de cette planète : l'inévitable et inlassable écoulement du temps. À la suite d'un accident qui la laisse deux semaines dans le coma, Aurélie, 67 ans, reprend sa vie normale jusqu'à ce qu'elle s'aperçoive avec stupeur qu'elle rajeunit, défiant la loi naturelle et inexorable du vieillissement. Incrédule au début, elle s'isole après quelques vaines tentatives de prouver son état à ses proches. Puis, gagnée par la peur, elle en parle publiquement afin de trouver de l'aide : s'ensuivent des procès, des rejets, des recherches, des morts et des amours, mais pendant ce temps, Aurélie rajeunit toujours...

L'auteur propose une idée certes originale mais difficile à traiter : les explications scientifiques à la base d'une telle hypothèse manquent de conviction et de précision, amoindrissent la crédibilité du récit et dérangent l'attention du lecteur. Malgré une psychologie peu approfondie, les personnages n'en sont pas moins attachants ; on en vient même à souhaiter sincèrement une fin heureuse pour tous. Dommage que cette fin soit si prévisible !

Malgré ces défaillances, le roman réussit à nous faire prendre conscience de l'impact social et individuel qu'aurait une manipulation du temps si la science arrivait à contrôler un tel phénomène. Pour l'instant, la jeunesse éternelle est un état inaccessible ; mais *La flèche du temps* nous en rappelle tout de même les inconvénients, peut-être pour nous éviter l'éventuelle tentation de prendre à l'envers un

sens unique incontournable...
Mireille TREMBLAY

◆ **LE LYS ROUGE**

Pierre GOULET
Montréal, VLB éditeur,
1994, 223 p.



Dans *Le Lys rouge*, Pontiac, l'Indien qui voulait sauver la Nouvelle-France, Pierre Goulet nous raconte comment, à Détroit en 1763, une histoire d'amour entre une Française canadienne et un marchand irlandais, a peut-être scellé le sort de l'Amérique.

Pontiac, chef des Outaouais et allié fidèle des Français, a décidé de bouter le vainqueur anglais hors du continent. Trahi par la fille de Beaubien, son frère de sang, il échoue à enlever le dernier fort important des Grands Lacs, Détroit. Le gouverneur Murray, se sentant très vulnérable, prévient une éventuelle alliance entre les Français canadiens et les Indiens, et oblige le clergé de Québec à décréter l'enrôlement des vaincus dans l'armée conquérante. Pontiac voit ainsi ses anciens amis se dresser contre lui. *Le Lys rouge* n'admettra jamais avoir été renié par le lys blanc. Entre temps, les Français, avec le traité de Paris, cèdent l'Amérique aux Anglais. Pour Pontiac et

Beaubien, fini le rêve d'un métissage entre Indiens et « Canayens », qui auraient occupé toute l'Amérique.

Pierre Goulet verse résolument ici dans le mythe du « bon sauvage » trahi par le Canadien français timoré, agressif passif, oserait-on préciser. L'Anglais apparaît obstinément raciste et cupide. L'outrance est malgré tout évitée par une psychologie nuancée et par de magnifiques passages empreints de nostalgie et de fraternité. Les amants de romans historiques seront bien servis.

André NOUREAU

◆ LES NOCES D'EAU

Sylvain MEUNIER
Québec/Amérique,
Montréal, 1995, 240 p.

Mariés, bien nantis, trois enfants, Diane et Alain auraient tout pour être heureux. Mais malheureusement, force est de constater que leur union se dirige vers un imminent naufrage, et ce, depuis le jour même de leur célébration de mariage. Comment leur vie de couple s'est-elle morpionnée ? C'est ce qu'on apprend à la lecture des *Noces d'eau*, premier roman de Sylvain Meunier.

Alain et Diane sont les dignes représentants de cette génération qui émerge de la vague d'euphorie nord-américaine marquée par le mouvement hippie, époque où le Québec est profondément influencé par la culture impérialiste étatsunienne. Que ce soit pendant les années soixante où tout coulait à flots – amour, sexe (sans condom ni sida), paix, drogue, emplois et avantages sociaux – ou encore pendant la crise d'octobre, le référendum de 1980, l'avortement de l'accord du lac Meech et la remontée de la ferveur nationaliste des années 1990, l'histoire que présente Meunier

fait penser à un genre de « Forrest Gump romanesque », qui, prétextant une histoire d'amour plus que banale, revient sur les trente-cinq dernières années de l'histoire du Québec. Ça y est ! les Baby-boomers commencent leurs bilans ! Composée de vingt-cinq petites tranches de vie, la trame narrative se développe sur l'alternance de tableaux passés et présents. Ainsi l'on apprend comment, par exemple, le jeune Alain, insatisfait de sa petite vie bourgeoise, va devenir « le-jeune-délinquant-aux-cheveux-longs-anti-conformiste-qui-essaie-tout-pourvu-qu'ça-fasse-tripper » ;



comment, laissant derrière lui études, parents, petite amie, il part, « le pouce en érection », vers les horizons lointains de la Gaspésie ; comment son ami Tit-Prince se fait « ramasser » en tôle ; comment la crise d'octobre les a spécialement marqués. Bref, Diane et Alain, après avoir pleinement profité de « peace and love », arrivent à l'âge adulte, hautement embourgeoisés (« Toé pis ma sœur, vous faites dur avec vot'tite vie... La maison, le char, la job, les p'tits culs. Cout'donc ? T'étais-pas supposé êt'e poète toé ? », p. 169), comme dans la chanson de Brel.

Ce premier roman de Sylvain Meunier démontre bien que l'auteur possède une

culture solide et qu'il est capable d'une réflexion profonde et réfléchie – voire quasi philosophique – sur les thèmes abordés (le souvenir, les amours déçues, le passé qui marque au fer rouge, etc.). Son écriture, très imagée, très (télé)visuelle, très belle, rendrait la lecture du roman agréable, si ce n'était de l'histoire d'amour un peu simpliste entre Alain et Diane, de l'atmosphère d'un récit sombre, morne, voire pessimiste, d'un dénouement prévisible et sans saveur. Visiblement, *les Noces d'eau* participe à ce mouvement de nostalgie malade, de regard en arrière, si caractéristique des temps qui courent – fin de siècle oblige, semble-t-il. Ici, c'est vraiment l'écriture de l'auteur qui sauve son roman de la noyade.

Benny VIGNEAULT

◆ SOURICIÈRE POUR UNE MADONE

Philippe MARGOTIN
Guy Saint-Jean éditeur/Spengler,
Laval, 1995, 253 p.

Roman noir plutôt que thriller, *Souricière pour une madone* de Philippe Margotin met en scène un critique musical désabusé qui, par sa propre bêtise, se voit entraîner dans une sordide histoire de meurtre. Succombant aux charmes d'une femme « que seuls les dieux pouvaient apprivoiser » (p. 248), Philippe Phelge accepte de l'aider à faire disparaître le corps de son époux qu'elle vient d'assassiner. C'est sur un fond de musique rock, dans les vapeurs de Jack Daniels et la fumée de ses Benson & Hedges qu'il tente alors d'entrevoir un moyen de se sortir du guépier dans lequel il est empêtré. Mais l'enquête qu'il mène pour découvrir la vérité, au lieu d'en faire un investigateur efficace, lui donne tout au plus l'occasion de faire le

débridée. Ainsi Phelge songe à Agnès qui l'a quitté, prétend aimer Mathilda, mais rêve d'Éva Donatella et ne résiste pas à Kim. Le suspense consiste peut-être à découvrir avec laquelle de ces femmes il partagera finalement son existence.

Perdu à cause des femmes, mais aussi sauvé par elles, Philippe Phelge se défend bien d'être un héros. En fait, si la capacité qu'il a de plaire à la gente féminine le rapproche sensiblement de James Bond, il n'en demeure pas moins qu'il apparaît comme un 007 fatigué, cynique, impuissant et légèrement alcoolique. Émirnement sarcastique, *Souricière pour une madone* n'est pas une œuvre transcendante. À lire pour le divertissement et la détente

Caroline GARAND

◆ SUSPENSION

Jean PELCHAT
L'instant même,
Québec, 1995, 231 p.

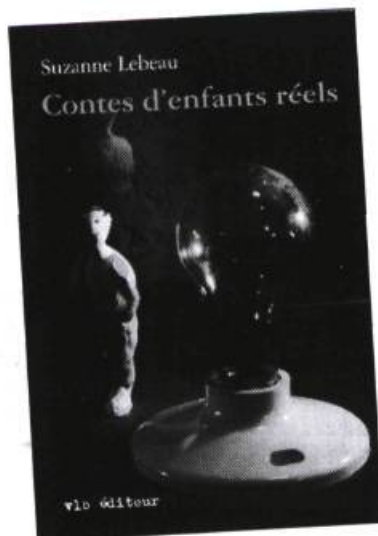
C'est sous le signe de l'étrangeté que débute *Suspension*, le polar de Jean Pelchat. En effet, en se rendant rencontrer son amie, Richard est témoin d'un accident provoqué par un engin bizarre, tenant à la fois de l'insecte et de la soucoupe volante. Puis, comme si cela n'était pas suffisant, il assiste à



un meurtre dans une ruelle derrière le bar où il avait rendez-vous. Devant l'horreur de la situation, il perd le Nord et une fois parti le coupable, il saisit l'arme, un couteau, pour l'examiner, se désignant du même coup comme suspect principal aux yeux des curieux qui se pressent bientôt pour observer la scène. La panique l'envahit alors et il commet une autre erreur en quittant le lieu du crime. Un ancien policier le rejoint bientôt qui lui conseille de ne pas se livrer aux forces de l'ordre car, même s'il est innocent, les policiers arriveront bien à le faire avouer. C'est alors que s'amorce une poursuite qui l'amène, dans des voitures toujours plus affreuses les unes que les autres, à se réfugier dans des hôtels minables où il s'inscrit sous le nom de Marcel Duchamp. Le roman se termine, comme le veut la tradition, sur un affrontement sans merci entre le héros et le meurtrier.

Ce n'est pas par son intrigue, sans rebondissement, que ce roman suscite l'intérêt, mais bien par l'atmosphère insolite que l'auteur a su créer. L'intervention, dès les premières pages, d'un objet non identifié (et qui ne le sera jamais) contribue à instaurer une impression d'irréalité qui persiste tout au long de l'œuvre. Ainsi l'imminence du danger n'empêche pas le héros de jongler constamment avec des notions abstraites relatives à l'art et à la philosophie. Voilà un roman qui ne passera pas à l'histoire.

Caroline GARAND



◆ CONTES D'ENFANTS RÉELS

Suzanne LEBEAU

VLB éditeur,

Montréal, 1995, 102 p.

À travers huit monologues, *Contes d'enfants réels* raconte une seule histoire, celle de l'enfant confronté au monde des adultes. Qu'il s'agisse des aventures du « Monstre » qui ne sait que dire non, ou de celles de Camomille, retenue prisonnière dans sa maison par des parents trop inquiets, le lecteur est bercé par la fraîcheur de l'écriture qui reste simple malgré les différentes figures de rhétorique auxquelles l'auteure a recours. Car ce n'est pas par la mise en scène de celles de Réjean Ducharme ou de Sylvain Trudelle que Suzanne Lebeau recrée la vision enfantine, mais bien par un langage naïf qui touche par son accent de vérité. De même, ses héros et héroïnes n'ont rien de l'enfant sublime qui, par sa vivacité ou son esprit, va au-delà de la réalité. En cela, le titre est particulièrement significatif, *Contes d'enfants réels*, c'est l'histoire de bambins ordinaires placés devant des situations banales mais angoissantes et qui s'en sortent, tant bien que mal, à l'aide de

moyens qui sont à leur portée. Détresse de la fillette face au désintéressement de son père qui, tellement absorbé dans la lecture d'une revue, ne voit même pas que le *jujube* qu'elle lui tend est en fait une chenille, mais aussi révolte d'un garçon aux allures angéliques que ses parents obligent à jouer du violon et qui, pour protester, finit par uriner dans l'instrument de son maître.

En bref, cette pièce de théâtre de Suzanne Lebeau est une œuvre pleine d'émerveillement et de cruauté, mais surtout empreinte d'une grande tendresse.

Caroline GARAND

◆ LES FORMES DU TRAGIQUE (ESSAI)

suivi de LA MORT DE BLANCHE (THÉÂTRE)

Chantale BOILEAU

VLB éditeur, Montréal, 1994, 189 p.

Sophocle a fait dire à Antigone : « Il y a bien des merveilles en ce monde, aucune n'est égale à l'homme ». Chantale Boileau affirme : « Or, dans un monde où l'humain ne croit plus en lui, la tragédie ne saurait être ». Avec *La mort de Blanche*, l'auteure vérifie ses hypothèses sur les raisons de la disparition de la tragédie. Au passage, elle précise très clairement les différences entre la tragédie et les genres qui manifestent aujourd'hui le tragique : le drame et le mélodrame.

La mort de Blanche, par la fragmentation de sa forme et de son contenu, s'avère un drame contemporain. Autour de son cadavre, les deux aspects dominants de la personnalité de Blanche s'incarnent et s'affrontent, entourés par le chœur des Érinyes. Survient Johanne, la fille qui vient régler ses comptes. On constate que les liens du sang

entre mère et fille ont de quoi écraser les plus solides tempéraments. Peut-on effacer tant de haine ? « Il [le spectateur] quitte la salle avec l'impression que l'être humain est incapable de faire face à son destin lorsque celui-ci l'accable » (p. 168.). Chantale Boileau prétend que « [l']absence d'une spiritualité commune empêche souvent le théâtre de s'élever au-dessus du quotidien et n'apporte aucun éclairage revivifiant sur l'avenir de l'humanité » (p. 181). Elle conclut : « [...] l'artiste consciencieux [doit rappeler] à l'être



contemporain son rôle au sein de la société, la place de la société dans le monde et celle du monde dans le cosmos. C'est là le langage de la mythologie » (p. 183). Ressusciter la spiritualité, la mythologie et la tragédie, quel fantastique projet de société !

André NOUREAU

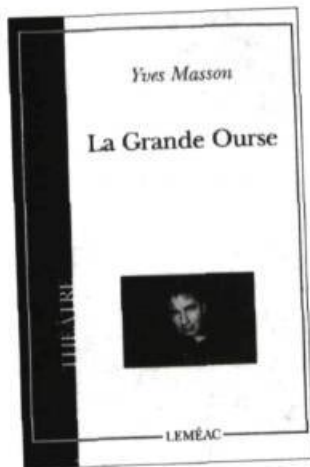
◆ LA GRANDE OURSE

Yves MASSON

Leméac, Montréal,

1994, 100 p.

Pas de drogue, pas d'alcool, pas de suicide, pas de jurons et pourtant un univers affectif d'adolescents crédibles esquissés par Yves Masson dont c'est la neuvième pièce



orientée du côté de ce public cible. Une jeune de 13 ans et son voisin de 14 provenant de familles éclatées à la suite d'un divorce dans un cas et d'un accident mortel dans l'autre,

confrontent leurs rêves, leurs déceptions, leurs aspirations.

La pièce offre une sélection de thèmes bien centrés sur le monde de l'adolescence : oscillations entre l'amitié et l'amour, naissance de l'amour, « bibittes intérieures », hauts et bas de la communication avec les parents. Cette problématique tourne autour d'une liberté dont les limites sont toujours difficiles à cerner : « Tu m'empêches de vivre... / T'as plein de libertés. / Je suis libre de faire ce que tu veux... / T'es trop gâté ». Ces personnages n'ont pourtant rien des « parents monstres » et « enfants vampires » qu'ils évoquent. Au contraire, malgré d'inévitables faux pas et

malentendus, règne un climat de complicité, de bonne volonté et de tendresse qui augure de compromis et de solutions.

Le père aussi y trouve son compte. Hanté par le sentiment de culpabilité à la suite du décès pourtant accidentel de sa femme et réfugié depuis dans son travail de cinéaste, il trouve dans un projet de film partagé avec son fils et sa copine, un lieu de canalisation des énergies communes. Cette mise en parallèle d'un film en gestation traverse habilement toute la fiction.

Idées et sentiments circulent dans un discours bien ancré dans le réel de cet âge des absolus mais aussi du très

quotidien : « J'organise un party de niaisage... Tu t'effoires pis tu dis des stupidités / C'est excitant. / Mets-en ! ». Les répliques sont brèves, en accord avec ces personnages qui se cherchent à travers l'écho qu'éveille leur propos chez leur interlocuteur.

Un bref mais imagé cahier pédagogique suscite le prolongement de la fiction. La préface de Michel Garneau est pertinente relativement au théâtre de Masson attentif à ce public de jeunes dont on dit qu'ils manquent de valeurs ; cette pièce, sans moralisme ni didactisme, propose « une morale / celle de l'écoute / et du dire / responsables ».

GILLES GIRARD

Soyez fidèles !

QUÉBEC FRANÇAIS C'EST

- 4 numéros de 116 pages par année
- Plus de 10 000 lecteurs et lectrices
- Des dossiers à la fine pointe de la pédagogie
- Des « Cahiers pratiques » utiles
- Des articles essentiels en littérature
- Des chroniques vivantes (média, chanson, cinéma, nouvelles technologies)
- Un guide de l'actualité littéraire
- Un repère pour la littérature jeunesse
- Des histoires de mots

La meilleure façon
pour être fidèle
est de s'abonner
dès maintenant
à QUÉBEC FRANÇAIS.

Le prix de la revue
en kiosque passe
à 5.95 \$, mais
le prix de l'abonnement
reste le même.

À partir d'août 1995,
vous réaliserez une économie
de 6 \$ en vous abonnant.

N'ATTENDEZ PAS L'AUTOMNE, FAITES-LE MAINTENANT !